

NAITRE et REGARDER les CHOSES

Nous nous sommes vus seulement quelques fois, dans sa chambre de soins palliatifs. C'était un homme jeune encore. Ma mémoire a flouté beaucoup de choses, je ne sais plus au juste ce qu'il m'avait dit de son fils, par exemple, je le mêle bizarrement à son père dont il m'avait parlé aussi. Je me souviens qu'il aimait les outils et que cela le liait et à son père et à son fils. Je me rappelle que, sous les mots heurtés qu'il prononçait, le fleuve d'une réconciliation empêchée cherchait à sourdre en tout lieu, parce qu'en tout lieu semblait-il quelque chose était blessé et s'était éteint, mais ce n'était pas sûr encore qu'il puisse lui donner droit : n'allait-il pas tout emporter, ce fleuve ? Il était si fatigué... Il était très maigre et je me souviens avoir pensé qu'il n'avait plus de chair pour le protéger de rien, ni de la violence, ni de l'amour, et que son regard nu en était gêné et cherchait asile loin du mien : il ne pouvait pas se donner à voir cru comme cela.

Je me souviens d'une femme aussi et je crois qu'un jour elle l'a quitté pour de bon. Elle a emporté ses affaires et il y avait une histoire de clés, les soignants étaient inquiets mais lui se défendait bien de l'aimer et d'avoir de la peine. N'était-elle pas revenue finalement ? Je ne sais plus. Il a été question d'argent, d'alcool, de violence et ce qui était sûr, c'est que pour lui on aurait dit que l'histoire n'en finissait plus de bégayer.

Un jour, il a fait le tour du pavillon des soins palliatifs, infiniment lentement, avec le kiné qui le soutenait, ainsi qu'ils le faisaient toujours. Ils ont parlé de la prochaine course à pied qu'il comptait entreprendre quand il serait guéri, et ils se sont parié qu'ils la feraient ensemble : «C'est pas grave, même si je mets trois jours, c'est pas grave ! On s'en fiche », me redisait-il souvent. Et au milieu de leur marche si laborieuse, il est tombé en arrêt devant une fleur de pissenlit poussée entre les pierres.

Il ne s'est pas remis de cette fleur de pissenlit.

Protégé de rien, ni de la violence, ni de l'amour, il ne l'était pas non plus de la beauté qui est amour. Cette fleur de pissenlit l'a mis au monde comme rien n'avait su le faire. Dans ces cas-là il n'est jamais trop tard : le monde commence et tout est donné dans ce seul élan.

Depuis elle, il s'est mis à me regarder dans les yeux. Il m'a dit : « Mais pourquoi je n'ai pas regardé les choses avant ?... Comment j'ai fait pour vivre quarante ans sans regarder les choses ? Combien de temps exactement il me reste ? C'est la seule chose que je demande : deux mois, disons trois mois, juste pour regarder les choses. »

Vous ne vouliez pas trois mois pour demander ou donner pardon, vous ne vouliez pas trois mois pour mettre vos affaires en ordre, pas trois mois pour vous dire enfin au monde sans peur, pas trois mois pour pleurer vos greniers de peines, devenir libre, trancher la violence, dire ce qui fait mal et dire ce qui sauve, vous ne vouliez pas trois mois pour croire, pas trois mois pour désirer et accomplir, revenir en arrière et dire

Parler à ce fils perdu, à cette femme perdue, à ce père perdu
Où sont-ils partis, était-ce de ma faute, où les retrouver, est-ce encore temps ?
Vous ne vouliez pas trois mois pour naître enfin

Non.

Trois mois pour « regarder les choses ».

La vie même, dans sa plus infime architecture, dessous l'insaisissable, dans sa plus gratuite beauté, dans son élégance pour rien, si piétinable la plus déchirante, et avec la vie votre regard nu, sans plus de chair autour, suspendu à une fleur de pissenlit, c'est la seule chose que je demande, est-ce qu'il est trop tard, combien de temps exactement il me reste ?

Et aujourd'hui, dans les fleurs de ce printemps-ci, je me dis, peut-être que je me suis trompée. Peut-être que ce n'est pas si différent, naître et regarder les choses.

N'est-ce pas ce qu'elle dit, la vieille dame du film *Les délices de Tokyo*, à la toute fin, juste avant de mourir, dans le message qu'elle a pris soin d'enregistrer pour celui qui est devenu comme un fils pour elle ? « Vous savez, Patron, nous sommes nés pour regarder et pour écouter ce monde... Alors, même sans réussir dans la vie, nous pouvons trouver un sens à notre existence... »